

Quand le vieux hibou aux dents vernissées de nicotine a posé la question, j'ai cru que nous étions partis pour le folklore.

Je n'ai rien contre. J'adore ce moment où je sens que notre famille se glisse dans la conversation et qu'on va me poser la question.

Notre famille est l'émerveillement de ma vie et mon plus grand succès de conversation. Nous n'avons rien en commun avec personne, nous nous sommes bâtis avec notre propre souffle, nous sommes essentiels à nous-mêmes, uniques et dissonants, les seuls de notre espèce. Les petites vies qui ont papillonné autour s'y sont brûlé les ailes. Pas méchants, mais nous montrons les dents. Ça détalait quand une bande de Cardinal décidait de faire sa place.

— Mais combien étiez-vous donc ?

La question appelle le prodige et j'en ai plein qui m'étourdissent. Je ne sais pas si j'arrive à dissimuler ma fierté quand je les vois répéter en chœur, ahuris et stupides :

— Vingt et un ? Vingt et un enfants ?

Les autres questions arrivent aussitôt, toujours les mêmes, ou à peu près : comment nous faisons pour les repas (la dimension de la table, inévitablement, une femme veut savoir), comment nous parvenions

à nous loger (combien de chambres?), comment c'était à Noël, à la rentrée des classes, à l'arrivée d'un nouveau bébé, et votre mère, elle n'était pas épuisée par tous ces bébés?

Alors je raconte. La maison que notre père avait déménagée de Perron à Norcoville après avoir découvert la mine. Les quatre cuisines, les quatre salons, les quatre salles de bains minuscules (nous disions « le cagibi » : il n'y avait ni bain ni lavabo); c'était une maison de quatre logis, notre père s'était contenté de défoncer des murs. Je leur en mets plein l'estomac. Les deux douzaines d'œufs le matin, les cent livres de patates à la cave, les batailles avant l'école pour retrouver nos bottes, les batailles le soir pour nous faire une place devant la télé, les batailles tout le temps, pour rien, par plaisir, par habitude. Le folklore.

Je raconte ce qu'on m'a raconté. J'ai été privé de la plus belle partie de notre vie de famille, quand nous étions Big, quand nous étions à peu près tous à la maison et que nous nous émerveillions de ce qui nous attendait lorsque, l'un après l'autre, nous quitterions Norco et que nous nous lancerions à la conquête du monde. L'époque de Geronimo, du GrandJaune, de LaTommy, d'ElToro. Les années soixante. La mine était fermée, Norco s'effritait, les maisons disparaissaient (on les déménageait ou nous les brûlions), la brousaille envahissait les carrés de ciment, la mauvaise herbe broutait les rues défoncées: nous régnaient sur Norco. Norco qui aurait dû s'appeler Cardinal, parce que le zinc de cette mine, c'était notre père qui l'avait découvert et qu'on lui avait volé.

Je n'étais pas né quand on l'a fermée. Consternation, accablement et lamentations dans les cahutes, mais pas chez nous. Nous avions notre grand jour. La Northern Consolidated venait de se prendre les pieds dans la finance internationale, avait suivi la chute du prix du zinc, sombré dans le gouffre et fait pipi dans son pipi. Nous n'allions surtout pas pleurer : notre mine nous était revenue.

Je suis né un an plus tard, malingre et le crâne pointu, ce qui m'a valu d'être le dernier, le vingt et unième, et d'être surnommé LeFion. Quand il a vu le petit tas d'os hurleur dans le berceau, notre père (à cause des forceps ? parce que je déparais la lignée ?) a décidé qu'il n'y en aurait pas d'autres.

Le petit dernier donc, LeFion, celui qu'on portait sur sa hanche, sur ses épaules, qu'on se passait de main en main, toujours à la traîne et qui hurlait, criait et pleurait parce que je craignais d'être oublié quelque part. Dieu que j'ai crié et pleuré ! J'y pense et je sens encore dans ma gorge le larynx qui se tend et veut ouvrir, la brûlure de l'air dans le cri qui se gonfle, s'étire, s'entête à percer la note la plus aiguë et s'obstine encore quand il y en a un qui m'a déjà happé par le col ou la manche et m'entraîne là où ils vont tous, belle équipée de petits et grands Cardinal entremêlés qui se lancent à l'assaut d'une autre idée délirante.

Je ne pleurais pas vraiment. Je protestais. D'être si petit, si frêle et tellement sans défense. D'être si peu Cardinal. Les autres faisaient des courses à trente sous zéro, pieds nus dans la neige, et moi, on m'enfonçait une tuque jusqu'aux oreilles dès qu'apparaissaient les premières fraîcheurs de l'automne, à cause des

otites que j'avais à répétition. Ils comparaient leurs engelures le lendemain et c'est à moi qu'on demandait de palper la plante enflée des pieds pour déterminer à qui revenait la plus belle cloque de froid. Ils boitaient, naturellement, pendant plusieurs jours et, si l'un avait une grimace de douleur, les autres pouffaient de rire.

Maigres mais avec une telle tension dans le muscle et le nerf qu'on les croyait prêts à bondir, continuellement en alerte, sur la ligne de départ d'une course ou aux aguets devant une proie dont ils ne feraient qu'une bouchée.

Nous sommes de la race des vainqueurs. De ceux qui ni ne fléchissent ni ne rompent, de ceux qui ne se laissent pas rogner l'instinct, qui ouvrent grand leurs ailes et courent devant l'épouvante. Nous étions les King à Norco.

J'étais sous leur protection et je ne craignais rien, sauf d'être oublié dans la mêlée. Nous étions tellement nombreux.

Parfois, nous partions à huit ou dix. Nous allions mettre le feu à une maison abandonnée, chasser la bête à queue ou je ne sais quoi d'autre, ils ne me le disaient pas. Et, tout à coup, sans que je sache pourquoi, le groupe se séparait. Il y en avait trois ou quatre qui suivaient ElToro ou Tintin ou LeGrandJaune, les autres couraient dans l'herbe sèche, et moi, tout seul dans ce grand champ bosselé de restes d'habitations, je sentais l'espace se distendre de façon hallucinante et le hurlement de panique qui allait me râper la gorge. Bien souvent, je n'avais pas encore crié que j'entendais: « Ramasse LeFion ! » Tintin, habituellement. Il s'était rendu compte que je m'étais détaché

de l'expédition et envoyait Wapiti ou un autre des Titis à ma rescousse.

J'avais 5 ans, 6 ans, la ville m'apparaissait immense. Il suffisait pourtant que je sois sur le toit de tôle de la cabane à dynamite où nous allions glisser autant en hiver qu'en été, et j'en voyais toute l'étendue. De la caserne de pompiers qui ne servait plus mais rutilait de blanc au soleil (elle avait été construite juste avant la fermeture de la mine) jusqu'à ces masures de papier mâché qui s'égaillaient en bordure de forêt, il y avait trois vastes quadrilatères herbeux et, perdues dans la désolation, quelques maisons délabrées ou en voie de l'être. C'était pareil sur l'autre axe : de l'espace, de grandes herbes, des rues de bitume gris et vérolé, quelques constructions esseulées et, un peu partout, les monticules que laissaient les maisons qu'on avait transportées ailleurs : les fondations de ciment, les remises qui s'étaient affaissées, une carcasse d'auto qui n'avait pas voulu suivre. Et parfois, ô merveille, une maison coquette et proprette qui cultivait les fleurs et l'insolence. Comme celle des Potvin, qui avait déjà servi d'hôtel de ville. Deux enfants seulement. Le fils allait au collège, la fille au couvent, et leur mère jouait de l'orgue à l'église. Des riches que nous méprisions allègrement.

Norco s'était considérablement rétréci depuis la fermeture de la mine. Il y avait eu un cinéma, deux garages, des restaurants, des épiceries. Il nous restait la caserne de pompiers, la patinoire et l'abri des hockeyeurs, l'église et son presbytère, un restaurant-dépanneur-bureau de poste et, ce qui étonne toujours quand je raconte, deux hôtels et trois écoles.

Les écoles illustrent bien ce qu'on avait espéré de Norco. Une ville minière qui accueillerait prospérité, longévité et le bonheur des petits enfants. Le rêve n'a pas duré et il a fallu faire avec la désillusion et ces trois belles grandes écoles de brique rouge. C'est ainsi que, chaque matin, une dizaine d'autobus scolaires nous amenaient les enfants des villages avoisinants. Ils étaient tous fils de colons, culs-terreux, obligés à la traite des vaches et aux soins de l'étable, aucun entraînement à l'oisiveté, aucun goût pour la liberté, ils acceptaient le licou et le martinet, ils étaient à nous pour la journée.

J'hésite ici quand je raconte car mon auditoire, bien souvent, est composé de gens qui ont connu une enfance semblable à celle de nos culs-terreux.

Nous n'étions pas des matamores de village. Nous n'étions pas des fanatiques de l'injure, des crocs-en-jambe, des nez qui saignent. Bien sûr, nous ne répugnions pas à une bonne bagarre. Une confrontation à mains nues qui a des allures de duel. Les yeux dans les yeux, les muscles en furie, les coups bien assenés et bien reçus, la douleur qui fait monter la rage. C'était formidable.

Nous n'étions pas non plus de ceux qui baissent les culottes des petites filles, qui chapardent des billes. Nous étions les King. Des vrais. Nous espérions tellement de nous et de la vie que tout ce qui nous entourait nous apparaissait dérisoire.

Alors, les culs-terreux, leur esprit lourdaud, leur application à ne rien comprendre, leur insignifiance étaient une source d'émerveillement continu. Nous ne cessions de nous émerveiller de leur bêtise et de notre intelligence.

Geronimo était le plus intelligent. Du Cardinal à son plus pur. L'histoire veut que ce soit lui qui ait initié les commandos anti-culs-terreux, l'ours à la dynamite et la fête des chats. Quand je réussis à me faire raconter (nous sommes très peu bavards, sauf moi qui cherche toujours à amener la conversation sur notre vie à Norco), je suis assuré de voir apparaître Geronimo au faite de l'histoire et, quel que soit celui qui m'en fasse le récit, je sais que j'entendrai cette même conclusion, ce même ton admiratif : « C'était le plus intelligent. »

Il n'avait que 13 ou 14 ans quand il a commencé à suivre notre père sur ses claims. Il partait très tôt le matin, son barda de prospecteur dans un sac de toile jaune en bandoulière, saluant d'un signe de la main la tablée du déjeuner, un signe destiné surtout aux plus grands pour bien marquer la distance qui les séparait maintenant qu'il courait les bois avec notre père. Il revenait tard le soir, sale, claqué, affamé et, si le lendemain il devait reprendre son sac d'écolier, il s'emmurait dans un silence rageur. Il a quitté l'école en neuvième année.

Personne ne s'est offusqué quand notre père l'a choisi comme assistant. C'était le plus intelligent mais aussi, comme m'a déjà dit Mustang, celui qui s'intéressait le plus à la roche. « Bien avant d'avoir été choisi, il avait commencé à étudier la roche. Aussitôt qu'il voyait LePère descendre à la cave, il le suivait et il restait là des heures à le regarder mirer et gratter ses échantillons. On les entendait parler. Geronimo posait des questions et LePère expliquait. »

Je suis allé très souvent à la cave me laisser transporter par l'idée de notre père découvrant une mine fabuleuse à partir d'un de ces cailloux. Il y en avait

des centaines et des centaines, étiquetés et classés selon leur provenance dans des paniers qui s'étagaient sur des planches placées de guingois le long du mur ouest. Mais ce que je voyais n'avait d'autre effet que d'exalter l'admiration que j'avais pour notre père. Je ne comprenais rien à la rhyolite, à la galène, à la chalcopryrite, à tous ces mots précieux qu'il avait écrits de sa main, mais j'aimais les lire et m'imaginer qu'il m'instruisait de ses secrets.

Je n'aurais jamais eu l'audace de Geronimo. Descendre à la cave pendant que notre père y était et lui demander de m'expliquer. Il était tellement seul, et nous tellement nombreux, je ne pouvais concevoir qu'il ait du temps pour moi.

Je tremblais d'émotion s'il lui arrivait de poser sa main sur mon épaule. Alors, penser qu'il puisse avoir une conversation privée avec moi...

Je garde d'ailleurs un souvenir éprouvant du seul moment d'intimité que j'ai eu avec notre père. Intimité, il faut s'entendre. Nous étions une quinzaine. C'était mon anniversaire. J'avais 7 ans, l'âge de raison, l'âge que choisissait notre père pour nous initier à la dynamite. Il y avait les Titis, LesJumelles, et puis Tintin, ElToro, LeGrandJaune, Zorro, Mustang, en fait tous ceux que les Grands appelaient les Moyens et qui, depuis leur départ, étaient devenus les Grands pour les Titis.